

Après le dîner, il faut rapidement débarrasser la table de la salle à manger. Les uns s'activent et emportent les assiettes et couverts sales à la cuisine ; les autres, les tire-au-flanc, s'éclipsent discrètement pour tirer leur flemme et échapper à la corvée de vaisselle. Mon père, lui, tient dans sa main droite une éponge et, de l'autre, une pelle à poussière pour récupérer les miettes ; il nettoie la toile cirée qui recouvre la table où venait de souper toute la famille. Ce ne sont pas les miettes qui manquaient ; nous étions dix à table ! Ensuite avec le torchon de cuisine il essuie pour sécher la toile cirée aux tracés géométriques et bandes bariolées de couleurs vives des années soixante. Ma mère, pourtant, lui répétait toujours que les torchons ne devaient pas servir à essuyer la table. « Avec les torchons, on essuie les verres et les assiettes ! Pour la table il suffit d'un chiffon ! » Rien à faire, les habitudes sont là et rien ne peut les changer. Il ne peut pas entendre ; ce qui le préoccupe, c'est de s'installer au plus vite, et gare à celui qui se trouve sur son passage !

Le voilà parti à faire des allers et retours énergiques à grandes enjambées entre son bureau et la salle à manger. Il transporte une grande planche de contreplaqué de faible épaisseur pour protéger la table, un chevalet sur lequel il posera ses esquisses, un miroir pour retourner les images et, enfin, la plaque de cuivre qui pouvait être de grande taille. Il dispose ensuite à sa droite une grosse lampe d'architecte sur pied, lampe recouverte de papier calque pour supprimer les reflets qui ne manqueront pas d'apparaître sur la plaque de métal rouge. Une fois installé, il allume le poste de radio inamovible et posé, impassible, sur son support de bois au-dessus de la machine à coudre. Mon père aimait écouter la musique le plus souvent sur R.T.F. ; il appréciait la musique symphonique, il trouvait pourtant que Berlioz n'était pas assez considéré et apprécié à sa juste valeur. Quand il écoutait de l'opéra, la voix de la cantatrice qui pouvait être celle de Maria Callas nous faisait rire, et nous l'imitions en la parodiant. La Castafiore dans Tintin était notre référence ! Souvent la nuit j'étais réveillé par la marseillaise qui indiquait la fin des émissions. La musique était son compagnon de travail.

La pointe d'acier, fixée sur son porte-outil, qu'il tient d'une poigne sûre et déterminée, vient pénétrer le métal mou. Le mordant dépend de la qualité de la pointe. Il utilise le plus souvent des pointes d'acier usagées du vieux phonographe, qu'il conserve dans une petite boîte en fer. Il récupérerait même les pointes émoussées et cassées ; il pouvait ainsi jouer sur la largeur de l'entaille dans la plaque de métal. Quand le trait ne lui plaît pas, il utilise un brunissoir pour écraser le métal. Cet outil m'a toujours intrigué, d'un côté bombé comme le dos d'une cuiller pour lui permettre d'écraser le métal et replacer le copeau dans sa gorge, et de l'autre une pointe au profil triangulaire, une arme qui me rappelait le surin de la chanson¹ : « d'un coup de surin lui troua le ventre ! ». Cette pique permet d'élargir l'entaille. Son regard fait des allers et retours entre la plaque de cuivre et les esquisses qu'il observe dans le

1 « Elle avait sous sa toque d'martre » d'Aristide Bruant.

miroir. Ce miroir, posé en face de lui, donne une image retournée des esquisses arrimées au chevalet situé à sa droite ; ainsi la composition gravée sur la plaque de cuivre reproduira lors de l'impression l'esquisse de départ dans le bon sens. Pour vérifier la qualité du trait, il utilise de l'encre épaisse et noire extraite d'un tube ; il dépose une boule de cette encre noire sur un chiffon, il en remplit les creux des entailles en frottant sa plaque avec ce bout de chiffon. Il contrôle ensuite la qualité de la taille à l'aide d'une loupe sur pied, puis, avec un petit miroir tenu de la main droite, il observe en penchant la tête à gauche l'image de sa gravure ; il peut ainsi se faire une idée du résultat définitif, celui qu'il verra chez l'imprimeur. Tel le métallurgiste, il incise, il cisèle, il malaxe et modèle le métal rouge et y laisse une empreinte que le temps n'altérera pas ; il trouve la sérénité dans le travail du graveur qui apaise ses doutes et ses tourments de créateur : c'était de la taille douce ! Ce rituel se répétait plusieurs soirs par semaine et ce, pendant des années. J'aimais beaucoup ces soirs où sachant mon père serein je pouvais lui poser des questions et lui parler sans crainte d'être envoyé sur les roses !

Et pourtant dans la logique tant sociale que cartésienne de l'enfant que j'étais, mon père n'avait pas un vrai métier. Le boulanger, le menuisier, le maçon, le charcutier ont de vrais métiers ! J'enviais mes camarades d'école dont le père était garde républicain. Ils portaient un casque, une armure et, montés sur leurs chevaux, ils jouaient de la trompette. J'aimais les voir passer dans la rue au son de la musique militaire, les chevaux en tenue de parade, le damier sur la croupe, marchant au pas cadencé. Le « merlan » chez qui j'allais, posait toujours des questions indiscrettes, comme tout bon coiffeur ; un jour, alors qu'il me demandait le métier de mon père sous la contrainte de ses ciseaux – je le voyais bien dans le grand miroir – j'ai répondu avec assurance : « Capitaine des pompiers ». Ça, c'est un vrai métier ! Intéressé, il me demande des précisions quant à son lieu de travail, alors je réponds sans plus attendre : « la caserne d'Ivry ! ». Je ne sais si cette caserne de pompiers existe, mais le ton autoritaire du fils du capitaine des pompiers a stoppé net toute question complémentaire ; le coiffeur a compris qu'il devait me couper les cheveux, et que je n'étais pas là pour autre chose.

Mon père avait beau frotter avec une pierre ponce en utilisant force savon de Marseille ses larges mains, de vraies grosses paluches, les pores ne se vidaient jamais de l'encre noire ; quand je regardais ses mains je voyais de véritables plaques de métal gravées. Les stries régulières des empreintes digitales ressemblaient aux tracés des ciels tourmentés, des buissons dans la plaine ou des remous de l'Oise, comme ceux qu'il gravait sur les plaques de cuivre. Parfois le jeudi, jour de congé, nous faisions avec mes frères du « lino ». Sur la grande table de la salle à manger recouverte de papier de journal, nous gravions à l'aide d'une gouge un petit morceau rectangulaire de linoléum. Mon grand plaisir était l'impression qui s'ensuivait, j'étais pressé de voir le résultat, souvent décevant d'ailleurs. A l'aide d'un rouleau encreur j'enduisais la plaque de lino gravée avec de l'encre noire et je la retournais sur une feuille de papier. J'avais de l'encre plein les mains et un simple nettoyage ne suffisait pas à



*A Louis A. Demangeon,
qui a été un lino
beaucoup de talent
de l'œuvre d'un artiste de l'art,
à un seul métier.*
Duhamel
2001-1954

LE PRINCE
JAFFAR



GRAVURES ORIGINALES
DE
LOUIS-A. DEMANGEON

les blanchir. Un vendredi matin après un jeudi de lino, alors que j'avais cours d'atelier fer, le professeur remarqua mes mains encore toute noires. J'ai dû montrer mes mains noires grandes ouvertes à toute la classe. J'étais très vexé, car de ces mains noires j'étais fier. J'avais des mains comme celles de mon père et la remarque de ce professeur était un véritable affront. Avec ces mains sales je revendiquais une place pour le travail mon père !

En décembre 1964 lors d'une exposition au salon des peintres graveurs, le critique d'art Georges Besson² écrivait : « L.A. Demangeon appartient à ce prolétariat de l'art qu'est le monde des graveurs : non moins déshérité que celui des sculpteurs. Demangeon, qui débuta il y a trente ans dans la peinture, est aujourd'hui exclusivement un spécialiste de l'eau-forte et de la pointe sèche pour retrouver, grâce à ses paysages, la grande tradition, de ses précurseurs du XIXème siècle. Mais qui est sensible aujourd'hui au beau métier de graveur ? »

2 Georges Besson (1882-1971). Critique d'art français, fondateur et directeur des *Cahiers d'aujourd'hui*. Francis Jourdan lui fait découvrir Kees van Dongen, Henri Matisse, Albert Marquet, Paul Signac et Auguste Renoir. Ami du peintre Albert André, il est membre du *Parti communiste français* et écrit régulièrement dans *l'Humanité* et les *Lettres Françaises*.



Louis-Albert Demangeon, *Autoportrait*, 1931. Eau-forte.